

Études littéraires africaines

Le piège Kariba : une lecture écopoétique du fleuve Zambèze

Margaux Vidotto



Number 55, 2023

Écopoétique des profonds

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106460ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106460ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vidotto, M. (2023). Le piège Kariba : une lecture écopoétique du fleuve Zambèze. *Études littéraires africaines*, (55), 27–40.
<https://doi.org/10.7202/1106460ar>

Article abstract

The Kariba Dam, located on the border between Zambia and Zimbabwe, overlooks the Kariba Gorge in the Zambezi River basin. The term kariba (literally « little trap » in tonga language) refers to a dangerous stone rising in the middle of the river. The trap is not only etymological, since 57,000 Tongas had to be displaced, causing social upheaval as well as irreparable environmental damage. The study of the dam, from an eco-poetic point of view, associates the transformations of the space with the narratives that result from it. The texts we choose to study listen to the deep attachment of the people to their space, and reveal the energies – creative, magical, and social – that play beneath the surface of the Zambezi and beyond.

LE PIÈGE KARIBA : UNE LECTURE ÉCOPOÉTIQUE DU FLEUVE ZAMBÈZE

Résumé

Situé à la frontière entre la Zambie et le Zimbabwe, le barrage de Kariba surplombe les gorges du même nom (littéralement « petit piège » en *tonga*) dans le bassin du Zambèze. Le piège n'est pas qu'étymologique, puisque 57 000 Tongas ont dû être déplacés, causant aussi bien des bouleversements sociaux que d'irrémediables dommages environnementaux. L'étude du barrage, d'un point de vue écopoétique, associe les transformations de l'espace aux récits qui en découlent. Les textes que nous choisissons d'étudier se mettent à l'écoute de l'attachement profond du peuple à son espace, et révèlent les énergies – créatrice, magique et sociale – qui jouent sous la surface du fleuve Zambèze et au-delà.

Mots-clés : écopoétique – profonds – barrage – Kariba – énergie.

Abstract

The Kariba Dam, located on the border between Zambia and Zimbabwe, overlooks the Kariba Gorge in the Zambezi River basin. The term kariba (literally « little trap » in tonga language) refers to a dangerous stone rising in the middle of the river. The trap is not only etymological, since 57,000 Tongas had to be displaced, causing social upheaval as well as irreparable environmental damage. The study of the dam, from an eco-poetic point of view, associates the transformations of the space with the narratives that result from it. The texts we choose to study listen to the deep attachment of the people to their space, and reveal the energies – creative, magical, and social – that play beneath the surface of the Zambezi and beyond.

Keywords : eco-poetics – deep – dam – Kariba – energy.

Au cours de la période coloniale, l'exploitation de l'hydroélectricité en Afrique est allée de pair avec les grands projets industriels. Les puissances coloniales ont fait construire des barrages pour alimenter en énergie les mines, puis pour fournir de l'électricité aux villes. Cependant, la segmentation territoriale induite par la colonisation divisait les bassins hydrographiques et interdisait de suivre les frontières naturelles que dessine l'eau. L'exploitation de l'eau en Afrique s'en est trouvée empêchée et déséquilibrée par des politiques distinctes. Tel est aujourd'hui le cas avec le barrage de la Renaissance qui attise de fortes tensions entre l'Éthiopie, l'Égypte et le Soudan. En effet, les pays situés en aval redoutent une baisse du débit d'eau et un déficit d'apport en limon, qui libère des éléments nutritifs essentiels pour la fertilité des sols ¹.

À Kariba, à la frontière de la Zambie et du Zimbabwe, les bords du fleuve ont été creusés pour bâtir un barrage qui alimente deux centrales électriques, dans le but de contrôler près de 40 % de l'écoulement total des eaux du Zambèze. De 1955 à 1960, les Européens et les Africains se sont réunis pour ériger l'un des plus grands barrages du monde et ont bouleversé d'une manière inouïe le peuple du grand fleuve et son écosystème.

À partir d'un corpus de textes variés, nous nous proposons de rendre compte des mutations qu'a subies la vallée du Gwembe, sur les rives sud et nord de l'ancienne Rhodésie, au moment de la construction du barrage de Kariba. Nous verrons comment les œuvres prennent acte et portent plus haut « la violence lente » qui affleure du Zambèze. Cette expression empruntée à Rob Nixon désigne une violence graduelle qui croît à l'abri des regards, une violence qui s'étale dans le temps et dans l'espace : le propre de cette violence d'attrition est de n'apparaître finalement plus comme telle ².

Non contente d'engager un combat contre cette violence, la littérature vient également défendre les lieux que cette dernière ravit. L'onomastique est ici significative, puisque Kariba serait en effet un dérivé du mot *kaliba* ou *kaliva*, qui, dans le vocabulaire *tonga*, se traduit par « piège ». Il désigne un endroit où la rivière est éventrée par un rocher saillant, et serait

¹ Il ne s'agit pas ici de proposer une histoire de l'hydroélectricité en Afrique – bien que celle-ci soit passionnante – mais plutôt de justifier notre démarche et de prouver par là même que les barrages hydroélectriques sont bien des objets poétiques. Si Jean-Baptiste Nancy explique que l'eau, quand elle est regardée par les sciences expérimentales, n'est qu'une « eau mécanique et abstraite, mathématique et modélisable », l'écopoétique nous invite à considérer l'eau et les barrages au-delà de toutes mesures quantitatives, de pourcentages et de chiffres – NANCY (Jean-Baptiste), *Pour une gestion spatiale de l'eau : comment sortir du tuyau ?* Bruxelles : Peter Lang, coll. EcoPolis, n°4, 2004, 342 p. ; p. 135.

² NIXON (Rob), *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge (MA) ; London : Harvard University Press, 2011, XIII-353 p., ill. ; p. 2 : « *By slow violence I mean a violence that occurs gradually and out of sight, a violence of delayed destruction that is dispersed across time and space, an attritional violence that is typically not viewed as violence at all* ». C'est toujours nous qui traduisons.

aussi, selon la légende *tonga*, le lieu où vit le dieu de la rivière Nyami-nyami, mi-poisson mi-serpent. Namwali Serpell explique que les Britanniques, ne sachant pas prononcer les « b » et « l » – car ils ne pouvaient articuler ces sons en langues bantoues – ont expliqué aux habitants que c'est sur ce rocher que s'érigerait le barrage *kariba* ³. Or, l'ambition du barrage n'est-elle pas finalement de piéger le fleuve pour le contraindre à produire, en profondeur, de l'énergie ? De l'énergie mythique à la création de l'hydroélectricité, nous montrerons que l'écopoétique nous invite à faire l'expérience des profonds.

Dans les profondeurs du Zambèze

D'après l'officier de marine britannique David Howarth, le premier Tonga à avoir entendu parler du projet du barrage de Kariba est Hezekiah Habanyama. Il parlait parfaitement anglais et avait suivi une formation académique à l'Université de Bristol. Il fut informé par le Secrétaire des Affaires Indigènes du projet de construction et sommé d'arranger une réunion avec les chefs de sa tribu. Dès qu'Habanyama commença son explication, il saisit l'ampleur d'un problème majeur : les Tongas n'avaient aucun mot pour dire « barrage, électricité, turbine, énergie » ou même « câble ». Il fallait donc dire ces mots en anglais, en considérant que les Tongas ne pouvaient absolument pas se représenter l'aspect du projet, son immensité, ni même son objectif. Lorsqu'il exposa que le barrage créerait des emplois et assurerait la prospérité du pays, les habitants restèrent très suspicieux puisqu'ils n'avaient jamais désiré ces changements ⁴. Pour eux, ceux qui initiaient le projet allaient tomber dans le piège du fleuve :

Les anciens ont soutenu que si quelqu'un pensait pouvoir arrêter la rivière en construisant un mur en travers de celle-ci, cela prouvait juste qu'il n'avait aucune idée de la force de la rivière. Qu'ils essaient, ont commencé à dire les gens de Chisamu ⁵ ; la rivière poussera le mur par-dessus, ou en fera le tour, et la crue ne viendra jamais ⁶.

³ SERPELL (Namwali), « Learning From the Kariba Dam », *New York Times*, 22-07-2020 ; en ligne : <https://www.nytimes.com/interactive/2020/07/22/magazine/zambia-kariba-dam.html> – c. 11-05-2023 : « *The British took one look at that big rock and decided it was the best place to build a dam, and the best word – mispronounced because they couldn't wrap their lips around the soft "b" and "l" common in Bantu languages – to explain to the Tonga exactly what a dam was* ».

⁴ HOWARTH (David Armine), *The Shadow of the Dam*. London : Collins, 1961, 175 p., pl. ; p. 43-54. Dorénavant abrégé en SD.

⁵ Chisamu est le nom d'un district influent de la vallée du Zambèze.

⁶ SD, p. 67 : « [...] *the old men argued that if anyone thought he could stop the river building a wall across it, it only showed he had no idea how strong the river was. Let them try, the people of Chisamu began to say; the river will push the wall over, or run round the ends of it, and the flood will never come* ».

Et il n'en alla pas autrement. Dans un ouvrage intitulé *Kariba : The Struggle With The River God*, le journaliste Frank Clements, qui relate les événements de 1958⁷, donne à voir l'ingénieur Mario Baldassarini sous le coup d'une nouvelle terrible : le barrage fuit.

Sans vouloir en entendre plus, Baldassarini a raccroché brutalement le téléphone, a crié une explication à sa femme qui n'a pas pu l'entendre, et est sorti de la maison pour monter dans sa *Land Rover*. Cinq minutes plus tard, il était dans la gorge, juste à temps pour voir les derniers hommes sortir et une énorme excavatrice disparaître sous l'eau. Sous les pressions colossales, un petit coin des fondations en amont avait cédé, par lequel l'eau se déversait. En moins de quatre heures, toute la zone à l'intérieur du barrage était inondée. Le fleuve a reconquis son lit. [...] plus personne ne rit des histoires de Nyaminyami. Pour des esprits déjà fatigués par de longues heures d'efforts physiques, il semblait en effet qu'une sorte d'intelligence guidait le fleuve, qu'elle cherchait les points faibles des défenses de l'homme, suivait une campagne planifiée. [...] « Aujourd'hui, le fleuve s'est réveillé » dit Olindo Pierobon, le contremaître⁸.

Aussi, dès l'introduction de son ouvrage, Frank Clements écrit :

Nyaminyami, le dieu du fleuve Zambèze, n'est pas pour eux [les Africains] une fiction pittoresque. [...] On croyait et on croit toujours qu'il s'est opposé à la construction du barrage et qu'il a déversé sa colère sur ceux qui le défiaient...⁹

Dans un article décisif, l'anthropologue Robin Horton explique qu'il existe une continuité – sinon un équilibre – entre la pensée traditionnelle religieuse et magique africaine et la pensée scientifique. Pour cela, il suffit de reconnaître que « la pensée religieuse, comme la pensée scientifique,

⁷ Le 7 février 1958, des pluies torrentielles se sont abattues sur la région, entraînant ainsi une crue spectaculaire qui détruisit une partie des infrastructures dédiées à la construction du barrage, singulièrement un pont routier, qui s'effondra – cf. CLEMENTS (Frank), *Kariba : The Struggle With The River God*. London : Methuen & Co Ltd, 1959, 222 p., pl., maps ; p. 131.

⁸ CLEMENTS (Fr.), *Kariba*, op. cit., p. 133-134 : « Without wanting to hear more, Baldassarini slammed the phone down, shouted an explanation to his wife which was unable to hear, and was out of the house and into his land rover. Five minutes later he was down in the gorge, just in time to see the last men scrambling out, and a huge excavator vanishing beneath the water. Under the colossal pressures, a tiny corner of the upstream foundations had given way, through which the water was pouring. In less than four hours the area inside the dam was flooded. The river had re-conquered its bed. [...] no one laughed at the stories of Nyaminyami any more. To minds already fatigued by the long hours of physical strain, it indeed seemed that there was some sort of intelligence guiding the river, seeking out the weak points in man's defenses, following a planned campaign. [...] "Today, the river has come alive" said Olindo Pierobon, the foreman ». Dorénavant abrégé en KG.

⁹ KG, p. 12 : « Nyaminyami, the River God of the Zambezi, is to them [Africans] no picturesque fiction. [...] It was and is believed that he was opposed to the building of the dam, and that he would vent his wrath on the who defied him ».

est une pensée théorique »¹⁰. Elles décrivent le réel, autrement dit, elles sont toutes deux les théories d'un même monde. Les crues de 1956 et 1958 sont si extraordinaires qu'elles appellent à la réconciliation de ces deux modes de pensée et c'est bien sur le terrain de l'écriture que l'entente se fait. Dans *The Valley of Tantalika*, publié en 1980 au Zimbabwe, Richard Rayner explique de quelle façon la créature des profondeurs prend le contrôle des éléments par les ondulations de son corps :

Fura-Uswa m'a seulement dit qu'il [Nyaminyami] est l'esprit d'un monstre, un grand serpent qui vivait dans la rivière, longtemps avant la naissance de Fura-Uswa. Ses moustaches chatouillent les nuages pour faire venir la pluie, et ses ondulations poussent l'eau pour provoquer les inondations¹¹.

Non seulement la catastrophe naturelle est expliquée par la créature aquatique, mais le récit est aussi rédigé en grande partie du point de vue des animaux. Le lecteur suit le périple de Tantalika, une loutre qui cherche une explication aux crues et réfléchit aux intentions des hommes. Le texte se charge d'une double conscience, à la fois scientifique et magique : celle de l'animal et celle de l'événement. Finalement, le dieu-fleuve tout puissant, refusant de céder son territoire, tourne sa fureur contre les *zimikiles*¹² par l'intermédiaire des éléments. En quelques heures, le travail de plusieurs mois est balayé et le constat est sans appel :

Puis, le batardeau déjà inondé fut submergé. En quelques heures, la seule trace de son existence fut une cascade de trois cents pieds de large et de quarante pieds de haut, alors que la rivière dévalait du mur d'amont vers le mur d'aval. Des poches d'air furent transportées dans les profondeurs de l'eau par cette cascade, et lorsqu'elles remontèrent vers la surface, elles éclatèrent avec des explosions fracassantes audibles au-dessus du rugissement de la rivière, envoyant des fontaines dans les airs, créant l'illusion que le barrage était sous le feu d'une artillerie lointaine¹³.

¹⁰ HORTON (Robin), « La pensée traditionnelle africaine et la science occidentale », in : PREISWERK (Yvonne), VALLET (Jacques), dir., *La Pensée métisse : croyances africaines et rationalité occidentale en questions*. Genève : Graduate Institute Publications, coll. Cahiers de l'IUED, n°204, 1990, 264 p. ; en ligne : <http://books.openedition.org/iheid/3212> – c. 11-05-2023.

¹¹ RAYNER (Richard), *The Valley of Tantalika*. Bulawayo : Books of Zimbabwe Pub Co, 1980, 165 p., ill. : « Fura-Uswa has told me only that he [Nyaminyami] is the spirit of a monster, a great snake who lived in the river long, long before Fura-Uswa was born. His whiskers tickle the clouds to make the rain come, and his coils push the water away to make the floods ». Dorénavant abrégé en VT.

¹² En langue tonga, un *zimikile* est ce qui est debout, qui se tient sur deux jambes.

¹³ KG, p. 137 : « Then, the already flooded coffer dam was overtopped. Within a few hours the only mark of its existence was a cascade, three hundred feet wide and forty feet high, as the river tumbled from the upstream to the downstream wall. Pockets of air were carried into the depths of the water by this cascade, and as they rose again towards to surface they burst with shattering explosions audible above

Le fleuve Zambèze prend des allures de champ de bataille. Malgré les ravages engendrés, rien n'entame l'ambition des hommes : Nyaminyami n'a pas eu raison de la force technologique. Cependant, nous aurions tort de résumer ce récit au simple antagonisme du mythe et de la technologie. Si la pensée scientifique et la pensée traditionnelle s'équilibrent, la lecture écopoétique permet de défaire l'expérience coloniale et de prendre en compte ce(ux) qui échappe(nt) aux récits. En effet, la création littéraire s'associe aux lieux et produit « une saillance »¹⁴, c'est-à-dire qu'elle manifeste une déformation. L'écopoétique propose de révéler ce qui déborde en interrogeant les formes poétiques qui naissent de la relation entre la littérature et l'environnement.

Luttes surfaciques et luttes profondes

Alors que le barrage de Kariba creuse les flancs du fleuve et dévie son cours, la voix qui gronde en profondeur remonte à la surface. D'une génération à l'autre, le désir de révolte se tisse, et le sentiment d'appartenance au lieu se réveille. Dans son roman *The Old Drift* (2009) – traduit de l'anglais en 2022 et publié sous le titre *Mustiks* –, Namwali Serpell donne à voir, dans un dialogue fictif entre les Tongas et un ingénieur, la façon dont la parole locale est tue. Là encore, le lecteur constate l'incursion d'une violence insidieuse qui se traduit, cette fois-ci, non par un refus de la parole mais plutôt par un refus de l'écoute. Les Tongas parlent, pensant être entendus, mais leur histoire est ignorée :

Alors naturellement, nous connaissons les secrets du plus grand lac artificiel du monde.

L'histoire d'un lieu est l'histoire de ses eaux, et le barrage de Kariba ne fait pas exception. Les bantu de la région voulaient établir un barrage sur le Kafuen mais les bazungu ont préféré le construire sur le Zambèze.

« Nous construisons un barrage, dirent-ils aux Tonga ; un kariba, un piège pour le fleuve.

– On ne peut pas piéger un fleuve, répondirent les Tonga, et encore moins le grand Zambèze, qui est gouverné par un roi avec une tête de poisson et une queue de serpent. Nyami Nyami détruira votre ouvrage »¹⁵.

Le retour sur l'origine étymologique du mot *kariba* rappelle que tout ce projet hydraulique est un piège tendu aux Tongas d'abord, à la nature ensuite. Dans un article paru en 2020, l'auteure Namwali Serpell entend

the river's roar, sending fountains high into the air, creating the illusion that the dam was under fire from some distant artillery ».

¹⁴ GARNIER (Xavier), *Écopoétiques africaines : une expérience décoloniale des lieux*. Paris : Éditions Karthala, coll. Lettres du Sud, 2022, 259 p. ; p. 14.

¹⁵ SERPELL (N.), *Mustiks : une odyssée en Zambie : roman*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Sabine Porte. Paris : Le Seuil, 2022, 697 p. ; p. 105. Dorénavant abrégé en *M*.

tirer les leçons du passé : le barrage qui déchire la terre à la frontière de la Zambie et du Zimbabwe pourrait provoquer de plus grands désastres écologiques. En effet, le barrage de Kariba ne peut plus gérer les inondations, et inversement les faibles précipitations ne permettent plus de produire un niveau satisfaisant d'énergie. Le bassin de plongée du barrage n'a cessé de se creuser depuis sa création, pour atteindre aujourd'hui 80 mètres de profondeur. Si le barrage venait à s'effondrer, un torrent submergerait la vallée et mettrait en danger la vie de plus de trois millions de personnes :

Le changement climatique engendre des catastrophes météorologiques et, face à de tels extrêmes, les barrages sont inflexibles. On ne peut les rétrécir suffisamment pour obtenir plus de force avec moins d'eau pendant les sécheresses, et pire encore, on ne peut les élargir assez pour faire face aux inondations. Les seules autres façons de gérer les inondations sont de laisser l'eau s'écouler par-dessus le barrage ou d'ouvrir un déversoir pour une libération contrôlée ¹⁶.

Le bouleversement écologique engendré est extrême. Il s'inscrit en profondeur dans l'espace et dans le temps : le fleuve rend un grand nombre de services à la nature. Il permet la constitution d'habitats hétérogènes pour une faune et une flore abondantes et diversifiées, contribue à la qualité de vie des sociétés, répond aux besoins alimentaires... Autant de services dont la population *tonga* est privée. Namwali Serpell écrit :

Chassés du Zambèze, sans approvisionnement, soumis aux ordres. Pas de berges, pas de marais, pas d'arbres. Les Tongas furent réduits à fouiller les ordures, rien à manger pour eux qui étaient issus d'une culture de la pêche, rien à boire si ce n'est de l'eau sale. Pas de bière *bukoko*, aucun moyen de s'échapper. Éparpillés, un peuple perdu dans une région sauvage, comme une aiguille dans une botte de foin. Le froid, les marécages, la tempête, la maladie, l'isolement. La mort qui rôde dans l'air, dans l'eau, dans la brousse. Les gens qui tombaient comme des mouches (*M*, p. 675).

Par cette accumulation de fléaux, l'auteure entend confronter le lecteur à l'injustice environnementale et sociale passée sous silence au moment de la construction du barrage. Le paradoxe est saisissant : les Tongas sont piégés dans un territoire qui ne connaît plus ses frontières, ils sont privés d'une ressource que le barrage retient en son sein, et les progrès qui leur ont été promis sont en réalité les promesses d'une hécatombe. Leurs voix mêmes sont passées sous silence. La montée des eaux provoque ainsi un effacement progressif de l'identité du peuple, de ses coutumes et de sa mémoire.

¹⁶ SERPELL (N.), « Learning From the Kariba Dam », *art. cit.* : « *Climate change catastrophizes the weather – and when it comes to such extremes, dams are, well, inflexible. They cannot be narrowed enough to eke more force from less water during droughts, and far worse, they cannot be expanded enough to accommodate floods. The only other ways to handle floods are to let the water flow over the top of the dam or to open up a spillway for controlled release* ».

Dans le roman graphique *Kariba*, écrit et illustré par Daniel et James Clarke, Chisaba, le chef d'une tribu menacée par la construction du barrage, accueille la jeune Siku et l'aide dans sa quête. Ignorant encore d'où elle vient, Siku apprend petit à petit ce qui se joue sur son territoire. Ainsi, le chef lui explique :

« Siku, des tribus périclent, d'autres naissent, et les traditions s'oublent... l'homme fonctionne ainsi ! Mais les dieux sont immuables. Nous ne risquons pas seulement de perdre notre terre dans la crue... C'est la mémoire elle-même qui se noiera. Et sans elle, nous sommes sans défense face aux temps futurs » ¹⁷.

Plus qu'un obstacle géographique, le barrage s'impose comme une rupture du cycle de vie et du cycle de l'eau. Ce dernier est défini dans la fiction comme le *Rumuko* : « [...] à chaque ère doit-il mourir et à chacune renaître [*sic*] » (*K*, préface). C'est ce cycle de mort et de naissance qui est déséquilibré par l'ouvrage hydraulique. Perturbateur de l'espace, le barrage est donc également perturbateur du temps.

L'anthropologue David McDermott Hughes explique qu'à Kariba, l'histoire a changé la géologie, ou plutôt ce que l'écrivain américain John McPhee nomme le « *deep time* » ¹⁸, c'est-à-dire toutes les périodes qui ont précédé l'humanité, telles que le Jurassique ou le Triassique. En seulement quatre ans, le barrage a dérivé le cours d'un fleuve vieux de deux millions d'années. Couvrant 5 400 km² entre la Zambie et le Zimbabwe, le lac Kariba a révolutionné en profondeur les écosystèmes. Ainsi les voix de la nature sont-elles remplacées par le brouhaha de la construction du barrage :

« Les Tongas voient le barrage tous les jours, dit Federico en haussant les épaules. En tous cas, ils l'entendent. »

Les deux hommes restèrent un moment silencieux, écoutant la bataille qui se jouait sur le chantier du barrage : les battements des marteaux-piqueurs qui dévoraient la gorge résistante, le grincement des grues, le grondement de l'eau dans les galeries de dérivation, le crépitement de la poussière sur le métal, les chants de travail monotones des noirs (*M*, p. 98).

L'allitération des consonnes gutturales mime ici les sons sourds du métal qui frappe la roche, ainsi que l'écho remontant les gorges de Kariba. Si la présence auditive supplante, le temps de la construction, ce qui s'impose à la vue, nous ne pouvons ignorer que c'est bien un mur gigantesque qui se tient désormais debout sur le fleuve. C'est en cela, peut-être, que le barrage fait monument. Sa forme imposante, qui s'est imposée sur les couches géologiques, engage à abandonner les relations passées. Il s'agit

¹⁷ CLARKE (Daniel et James), *Kariba*. Grenoble : Éd. Glénat, 2020, 227 p. ; p. 101. Dorénavant abrégé en *K*.

¹⁸ McDERMOTT HUGHES (David), « Whites and Water : How Euro-Africans Made Nature at Kariba Dam », *Journal of Southern African Studies*, dec. 2006, vol. 32, n°4 (*Heritage in Southern Africa*), p. 823-838.

de faire corps avec l'ouvrage et ce nouvel environnement pour composer de nouvelles relations. Dans *Le Discours antillais*, Édouard Glissant écrit : « Notre paysage est son propre monument : la trace qu'il signifie est réparable par-dessous. C'est tout histoire »¹⁹. L'approche écopoétique nous invite à découvrir, dans l'espace du texte, ce qui fait et doit refaire monument. Faire monument revient à déblayer – ou reconstituer – les voies rompues par l'ouvrage hydraulique pour se reconnecter à la nature et au vivant. Étymologiquement d'ailleurs, le *monumentum* signifie ce qui perpétue le souvenir. Ainsi, réparer la trace du paysage par la lutte écopoétique serait un moyen de faire perdurer son existence. Les énergies portées par l'eau et éveillées par celle-ci – qu'elles abreuvant l'imaginaire ou incarnent le progrès – attisent un sursaut citoyen. De là naît la lutte, l'engagement. Édouard Glissant, dans un autre essai, nous dit : « Ce que tu perçois de la beauté du monde t'engage dans ton lieu. Ce que tu estimes de la beauté menacée donne direction à ton geste et à ta voix »²⁰. Ainsi, de nombreux habitants de la vallée se sont opposés à cette construction, refusant de quitter leurs maisons, les lieux de culte et leurs morts, les rives du fleuve et leur plan de pêche... Dans son texte *The Struggle with the River God*, Frank Clements donne par exemple à voir une opposition non-véhémement entre un vieil homme et l'agent chargé de la délocalisation dans le district :

A.J. Smith, l'officier de district de la région, passait devant un village lorsqu'il a vu un vieil homme qu'il connaissait bien, marchant d'un pas lourd sur la route, une poignée de lances à la main. Il arrête sa Land Rover et accoste le vieil homme.

– Que faites-vous maintenant ? lui demanda-t-il.

– Je vais à la guerre.

– Mais n'êtes-vous pas un peu vieux pour ce genre de bêtises ?

– Je dois montrer aux jeunes hommes que je suis avec eux.

Le vétéran leva les yeux vers le jeune et grand officier de district et lui fit un sourire amical²¹.

Le vieil homme, cependant, ne vaincra pas : le texte désamorce la lutte physique par une ellipse narrative de trois mois, précisant que le vétéran est mort d'un hémithorax. Historiquement, les villageois de Chisamu se sont insurgés en criant, en entonnant des chants de guerre et en agitant

¹⁹ GLISSANT (Édouard), *Le Discours antillais* [1981]. Paris : Gallimard, coll. Folio Essais, 1997, 839 p. (Dans : « À partir du paysage », p. 32).

²⁰ GLISSANT (É.), *Philosophie de la relation : poésie en étendue*. Paris : Gallimard, 2009, 157 p. ; p. 127. Dorénavant abrégé en PR.

²¹ KG, p. 145 : « A.J. Smith, the District Officer of the area, was travelling past a village when he saw an old man whom he knew well plodding along the road, a clutch of spears in his hand. He stopped his land rover and accosted the old man. "Now what are you doing ?" he asked. "I am going to the war." "But aren't you rather old for that sort of nonsense ?" "I must show the young men that I am with them." The veteran looked up at the tall young District Officer and gave him a friendly grin ».

leurs lances contre la police, mais des représailles meurtrières ont tué l'insurrection, et le barrage a fini par inonder la vallée. Pour recouvrer l'environnement ravi, les luttes en surface ne fonctionnent pas. De nombreux Tongas ont même œuvré à la construction du barrage, persuadés d'y gagner en qualité de vie. Dans *The Old Drift*, Namwali Serpell imagine donc, dans une atmosphère dystopique, ce que pourrait faire une nouvelle génération insurgée. Alors que les Zambiens sont soumis à une dépendance stricte à la technologie, Naila, Jacob et Joseph comprennent que le gouvernement ne cesse d'épier la population en utilisant les données du *bead* implanté dans leur doigt (*M*, p. 643). Pire, il peut contrôler à distance cette technologie par le réseau web AFRINET. Afin de créer un réseau privé qui contournerait ce contrôle gouvernemental, les trois personnages décident de saboter le barrage qui alimente en énergie le système. Mais rien ne se passe pas comme prévu :

Et leur erreur – leur suprême erreur – était d'avoir tout bonnement oublié le temps. [...] Les précipitations étaient dix fois plus importantes que la normale et ce satané mur était déjà fragilisé. Quand les drones bloquèrent l'écoulement, le Zambèze ouvrit une brèche, entraînant l'effondrement du barrage de Kariba.

En l'espace de quelques jours, les cours et les plans d'eau déboursèrent et le pays fut bientôt noyé. Les gorges et les vallées se transformèrent en rivières et en lacs, les escarpements se perdirent sous les cascades. Les réseaux électriques furent coupés, les gens fuirent de chez eux. Les eaux se répandirent, emportant les routes, changeant le bitume en ruisseaux et en canaux. La circulation fut ralentie puis complètement stoppée. Les passagers pataugèrent puis nagèrent (*M*, p. 692).

Même dans la fiction du futur, la lutte semble condamnée. Le texte noie le lecteur sous la liste des désastres provoqués par le sabotage raté. La masse révoltée n'est plus qu'une masse d'eau. Pourtant, les toutes dernières lignes du roman consacrent l'action des militants et nous permettent de reconsidérer ce qui s'est réellement joué en profondeur. Ainsi le texte apostrophe-t-il le lecteur :

Les meilleures histoires s'adressent directement à vous à la fin et révèlent l'insoluble énigme. Attendez ! Vous avez entendu ? Ne partez pas ! Soudain, dans un grésillement semblable aux ondes radio d'autrefois, ils parlent à travers nous – tous, Naila et Jacob et Joseph, et leurs parents et tous leurs ancêtres – et voici leur ultime message :

Le temps, ce méandre immémorial et sans fin, s'étend au loin à perte de vue, mais en chemin, il est peu à peu dévié par un écart cumulé et se mue en une vague courbe paresseuse. Imaginez l'équation ou représentez-vous le graphique de la spirale d'Archimède. C'est la rotation qui déroule le jour, qui entraîne les cycles auxquels obéissent les saisons et le cycle des ans et des décennies [...] Et nous virevoltons ainsi dans la plus ancienne des dérives – un lent tournoiement oblique dans l'abîme du vide, au cœur des plus profondes ténèbres (*M*, p. 693).

Ce que nous veulent les profonds

Les textes qui abordent les énergies liquides peuvent-ils supporter la charge du monument ? La capacité d'accueil des textes est-elle suffisante pour capter et retransmettre les énergies du territoire et des sociétés qui s'y trouvent ? Près de 57 000 Tongas ont été déplacés dans les années 1950. Plus qu'un déplacement, cela constitue un véritablement déracinement. Une artère vitale a été sectionnée, le peuple de la rivière est amputé d'une partie de lui-même. Michael Tremmel explique ainsi en 1994 :

Déracinés de leurs terres traditionnelles et du fleuve, et désormais séparés de leurs proches de l'autre côté du lac Kariba, en tant que victimes du colonialisme, ils ont été contraints d'abandonner une grande partie de leur liberté collective et de leur mode de vie au bord du fleuve. La participation rituelle avec les ancêtres a été fortement perturbée lorsque ceux qui avaient hérité de grands esprits n'ont plus été en mesure de s'unir à ceux de l'autre côté des eaux. L'ancien sentiment d'identité dont jouissait le fleuve Tonga a été profondément ébranlé ²².

Le fleuve se dévoile peu ; peut-être, tout au plus, laisse-t-il deviner ce qui se joue quelques centimètres sous la surface, mais les profondeurs demeurent un mystère. Les Tongas, eux, étaient connectés à ces eaux. Ces liens profonds, qui traduisent la relation du peuple avec son territoire – et ses ancêtres – et dont l'eau et la terre sont les médiateurs, sont présentés dans un poème intitulé *Kasambabezi river poem*. Le poète zimbabwéen Fanuel Cumanzala écrit :

[...] La sagesse et les tombes de nos ancêtres
 Ont été enterrées par le barrage de Kariba.
 Les esprits ne peuvent appeler des funérailles oubliées –
 Ah Kasambabezi ! Où sont les esprits de nos grand-pères ?
 Ils flottent désormais en colère et fatigués,
 Perdus dans les eaux de Kariba,
 Qui rend aujourd'hui hommage aux ancêtres
 Qui nous ont sauvés aux temps des famines et des sécheresses ?
 Sinkaleba et Namayoba, dormez-vous ?
 « Le salut viendra de la rivière », disait Siakaleba
 « Buvez les eaux de Kasambabezi », disait Namayoba,
 Mais maintenant ils crient, « Vous nous avez négligés ».
 Et qu'en est-il de l'arbre sacré ?
 Le Baobab – Buyu Buzingo,

²² TREMMEL (Michael), LOES (Roos), *The People of the Great River : The Tonga Hoped the Water would Follow Them*. Harare : Mambo Press, coll. Silveira House Social Series, n°9, 1994, 76 p. ; p. 60 : « *Uprooted from their traditional lands and river, and separated now from their relatives on the other side of Lake Kariba, as victims of colonialism, they were forced to surrender much of their collective freedom and way of life by the river. Ritual involvement with ancestors was greatly disrupted when those who had inherited great spirits were no longer able to be united with those on the other side of the waters. A former sense of identity enjoyed by the River Tonga was deeply shaken* ».

Dont les fruits étaient la sagesse et la connaissance.
 L'arbre qui protégeait la tradition du peuple
 Repose dans les eaux
 Avec les ancêtres.
 Lorsque nous avons été réinstallés
 Loin des eaux du Zambèze
 Des promesses ont été faites –
 Mais elles se sont évanouies
 L'identité et la culture sont aujourd'hui perdues,
 Nous laissant plus pauvres encore [...] ²³.

Ce poème dédié aux eaux de Kasambabezi – nom originel du Zambèze qui signifie en *tonga* « que seuls ceux qui connaissent le fleuve peuvent s'y baigner » – témoigne du déracinement vécu et ressenti. L'image du baobab qui « repose » sous les eaux incarne la connexion profonde et souterraine du peuple avec ses ancêtres, tandis que la traduction du nom du fleuve affirme la relation si étroite – presque exclusive – entre les habitants et le lieu. Cet arbre protecteur, détenteur de la sagesse et de la connaissance du peuple, représentait toute sa richesse, son identité et sa force. Mais le poète se veut optimiste et poursuit ainsi :

[...] Mais un sentiment de fierté subsiste :
 L'Histoire nous apprend que nous avons été humbles dans la défaite,
 Magnanimes dans la victoire,
 À la recherche d'une solution dans les moments les plus difficiles [...] ²⁴

Le poète rappelle que le lien entre le peuple et le territoire qu'il habite – ou qui l'habite – s'étend au-delà des eaux, même lorsque celles-ci effacent tout sur leur passage. Ce lien trouve désormais un écho dans la littérature, par Fanuel Cumanzala, les chants de la population et d'autres encore. Ainsi la poésie, et plus largement la littérature, se mettent-elles à l'écoute d'un nouvel environnement. Il s'agit pour elles de faire jaillir les pro-

²³ CUMANZALA (Fanuel), « Kasambabezi river poem », in : TREMMELL (M.), LOES (R.), *The People of the Great River*, op. cit., p. 72 : « *The wisdom and the graves of our ancestors / Have been buried by Kariba. / The spirits cannot call of funerals forgotten / Ah Kasambabezi ! Where are the spirits of our grandfathers ? / They float now angry and tired / Lost in the waters of Kariba, / Who now pays homage to the ancestors ? / Who saved us in times of famine and of drought. / Sinkaleba and Namayoba, are you sleeping ? / "Salvation shall come from the river", said Siakaleba / "Drink the waters of Kasambabezi", said Namayoba, / But now they shout, "You have neglected us". / What about the sacred tree ? / The Baobab – Buyu Buzingo, / Whose fruits were wisdom and knowledge. / The tree that protected the tradition of the people / Lies buried in the waters / With the ancestors. / When we were resettled / Far from our Zambezi waters / Promises were made – / But they have faded away / And identity and culture now is lost, / Leaving us the poorer [...]* ».

²⁴ CUMANZALA (F.), « Kasambabezi river poem », art. cit., p. 72 : « *But still a sense of pride remains : / History tells us we were humble in defeat, / Magnanimous in victory, / Searching in times of greatest need* ».

fonds – cette énergie submergée par les eaux – et de la saisir entre leurs lignes. C'est encore Édouard Glissant qui justifie ce pouvoir :

Le bruit d'eau qui étincelle d'en bas la morne et la monte, c'est une poétique du lieu, quand même le dessèchement aura tari son écho [...] La poésie révèle, dans l'apparence du réel, ce qui s'est enfoui, ce qui a disparu, ce qui s'est tari (*PR*, p. 102).

L'écopoétique est conductrice de ce qui s'est perdu et devient la liaison entre les profonds et la surface : le réel visible. Dans *Kariba*, la morale du roman est précisément celle-ci. Le personnage de Siku, une jeune fille qui, partant à la recherche de son père, comprend d'où elle vient réellement, découvre qu'elle est ce qui relie les profondeurs, les profonds et la surface. Alors qu'elle remonte à la surface après avoir réussi à calmer Nyaminyami, elle déclara à ses proches :

« Chef Chisaba, si nous désirons rester, nous ne pouvons pas détruire ce barrage ! Mais nous ne sommes pas forcés d'accepter tout ce qu'il apporte non plus. Il faut œuvrer de concert, pour trouver des solutions. [...] Je ne suis pas là pour détruire les traditions mais pour redéfinir leur sens. Il faut s'entraider ! La puissance du fleuve s'écoule à travers tout... les Shongas comme le barrage. Cette puissance nous nourrira » (*K*, p. 227).

Et son ami de répondre : « Elle a perçu ce qui nous a échappé à tous : le sens profond du Rumuko » (*K*, p. 227). Finalement, Siku rejoint Glissant et entreprend une reconstruction par en-dessous – sinon une réparation – du paysage immergé. Il s'agit d'une reconstruction par en-dessous parce qu'elle plonge littéralement jusqu'aux ruines du berceau de Nyaminyami pour apaiser sa fureur et parce que cette reconquête se fait dans les cœurs courroucés des habitants de la vallée de Gurembe. La dernière planche du roman graphique donne à voir Siku, les pieds ancrés dans l'eau, et derrière elle ses proches, le chef Chisaba qui incarne les populations déplacées et Amedeo son jeune ami italien, fils d'un ingénieur. Tous les protagonistes du conflit sont unis, regardant l'horizon du fleuve, ils comptent sur Siku pour les aider à cerner les profondeurs de l'eau. Le sociologue André Micoud dit d'ailleurs très justement que « vivre auprès d'un fleuve c'est, d'une manière ou d'une autre, participer de son monde » ²⁵.

Finalement, à partir des profonds s'offre aux sens tout un bassin-versant d'eaux, de paysages et de mémoires. Plus qu'une terre perdue, ce sont des connexions qui ont été déchirées, entraînant ainsi un désinvestissement des populations. Ce que pourrait faire la littérature serait alors de recomposer, dans sa langue, le dialogue avec le paysage. Le travail littéraire est ainsi de restituer – sinon resituer – la nature spatiale du récit et les connexions profondes qui la composent. L'ambition de celui-ci serait

²⁵ MICOUD (André), « "L'eau est patrimoine commun de la nation" (art. 1 de la loi du 30 janvier 1992), mais qui est le titulaire de l'eau du Rhône ? », in : PIERRON (Jean-Philippe), dir. ; HARPET (Claire), coll., *Écologie politique de l'eau : rationalité, usages et imaginaires*. Paris : Éd. Hermann, coll. Colloques de Cerisy, 2017, 587 p., ill., cartes ; p. 161.

donc de réveiller « l'espace collectif d'émancipation » ²⁶, autrement dit de capter les voix multiples égarées dans les profonds, de les faire s'entendre pour qu'elles jaillissent enfin. *In fine*, le barrage apparaît comme la pierre de touche qui, au lieu de rompre, révèle les relations internalisées et exhibe les réseaux précieux que tissent les individus et leur environnement. Il n'y a de perte de repères et de dépossession que lorsqu'on se refuse à voir que les profonds demeurent et s'enrichissent à travers les voix qui s'éveillent.

En absorbant aisément une pluralité de discours, le barrage de Kariba démontre sa perméabilité. Les auteurs nous apprennent à le concevoir comme un élément qui participe du monde aquatique et qui s'offre comme une porte ouverte sur les profonds. L'écopoétique de l'eau et de son environnement capte avec justesse l'élément aquatique dans un temps où la conscience écologique s'aiguise et se ravive. La littérature invite à s'immerger dans les profonds fluviaux pour regarder ce qui se cache au cœur du lac Kariba, derrière les parois du barrage et le vacarme des turbines : une énergie alternative. Elle est une force vive et mouvante qui saisit celui qui plonge dans l'histoire du barrage et l'invite ailleurs, au-delà de l'ingénierie et des mythes, sur le terrain d'une littérature qui n'a d'autres lieux que la concrétude des profonds.

Margaux VIDOTTO ²⁷

²⁶ GARNIER (X.), « La littérature et son espace de vie », in : GARNIER (Xavier), ZOBBERMAN (Pierre), dir., *Qu'est-ce qu'un espace littéraire ?* Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, coll. L'imaginaire du texte, 2006, 206 p. ; p. 17-29 ; en ligne : <http://books.openedition.org/puv/396> – c. 11-05-2023.

²⁷ Sorbonne Nouvelle / CNRS – Thalim.